

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

CHAPITRE DIX

Frédéric le Grand

Prusse. L'armée prussienne du XVIII^e siècle mérite une étude séparée. L'armée de Frédéric le Grand représente le point extrême de développement, la plus haute réalisation de la direction que l'art militaire avait prise sous Maurice d'Orange. À certains égards, le développement de l'art militaire dans cette voie a été porté à l'absurde, et l'évolution ultérieure de l'art militaire n'a été rendue possible qu'après le bouleversement sévère apporté par la révolution française, et après avoir mis l'évolution sur une voie complètement nouvelle. Le caractère unilatéral de l'armée de Frédéric le Grand, avec son mépris pour les masses et son incompréhension des forces morales, est très instructif, car il donne un aperçu presque expérimental du travail de combat avec des soldats artificiels et sans âme, contraints par la discipline.

Les historiens superficiels expliquaient l'appauvrissement de l'Allemagne aux XVII^e et XVIII^e siècles par la dévastation provoquée par la guerre de Trente Ans. En réalité, les pertes matérielles n'étaient pas si considérables pour renvoyer un pays prospère, doté d'une population extrêmement capable d'organisation et de travail, deux siècles en arrière. Mais à la suite de la guerre de Trente Ans, l'Allemagne fut politiquement fragmentée, par l'art de Richelieu et de Mazarin, en des centaines de petits États ; les Allemands furent privés de la possibilité de participer au commerce avec les colonies, car les routes mondiales dans un régime bourgeois sont ouvertes uniquement aux marchands soutenus par des escadres militaires. Les Pays-Bas, contrôlant l'embouchure du Rhin, percevaient une taxe sur la navigation ; la Suède faisait de même concernant l'Oder ; des centaines de douanes barraient toutes les voies ; les marchés avaient presque exclusivement un caractère local par contrainte.

Sur cette place de l'Europe centrale défigurée par la politique française, commença à se former et à croître un État de type bandit—la Prusse. La politique et toute l'organisation de cet État sévère et prédateur répondaient avant tout aux exigences militaires.

À la fin de la guerre de Trente Ans, en 1640, Frédéric-Guillaume, le Grand Électeur, monta sur le trône de Brandebourg ; ce Hohenzollern reçut le titre de « grand » parce qu'il avait adopté la politique et les méthodes de gouvernance de Wallenstein. L'Autriche hérita de Wallenstein de son armée, avec ses traditions anti-nationales, anti-religieuses et libres du XVI^e siècle, ainsi que de son caractère extra-étatique et dynastique. Les Hohenzollern héritèrent de Wallenstein l'idée de l'entreprise militaire ; mais dès lors, ce ne sont plus des entrepreneurs privés qui la prennent en charge, mais les électeurs de Brandebourg, qui, grâce à la puissance de leur armée, sont élevés au rang de rois de Prusse au début du XVIII^e siècle. La guerre devint leur spécialité, comme source de revenus. L'administration intérieure fut organisée sur le modèle de l'administration d'occupation de Wallenstein. À la tête du district se trouvait le Landrat, dont la principale tâche consistait à veiller à ce que le district remplit correctement ses fonctions pour subvenir aux besoins militaires ; les représentants de la population qui se trouvaient auprès de lui, comme dans les commissions de réquisition de Wallenstein, veillaient à la répartition équitable des obligations et, sans nuire aux exigences de l'armée, respectaient les intérêts locaux. Les mêmes caractéristiques du commissariat militaire se retrouvaient dans les collèges circonscriptionnels situés au niveau supérieur des Landrats, et la direction principale de l'intendance relevait sans aucun doute de l'administration centrale — le General-Kommissariat ; l'intendance était la mère de l'administration prussienne ; ce n'est que progressivement que, au sein de l'administration centrale, des cellules de compétence purement civile se séparèrent de l'administration militaire et administrative.

Croissance de l'armée permanente. Les revenus du royaume de Prusse provenaient des impôts prélevés sur sa propre population, comme dans un pays ennemi, des revenus de domaines royaux très importants et bien gérés, et de la location pour l'utilisation de l'armée prussienne, ce qu'il convient d'appeler les subventions de riches États, principalement des Pays-Bas et d'Angleterre, pour lesquelles la Prusse acceptait de participer à des guerres étrangères, sans rapport avec ses propres intérêts. Ainsi, durant la période 1688-1697, la Prusse se vend aux puissances maritimes, pour combattre Louis XIV, pour 6 545 milliers de thalers. L'État brigand surveillait de près les malentendus entre voisins, s'immisçait dans les affaires des autres à chaque occasion et élargissait progressivement ses frontières. Les villes prussiennes représentaient à moitié des colonies militaires, car si la garnison y représentait un quart de la population, un autre quart était composé soit de familles d'officiers, soit trouvait ses moyens de subsistance en servant les besoins militaires.

L'Empire romain maintenait une armée permanente ne dépassant pas 0,5 % de la population ; la France de l'époque de Frédéric II avait en temps de paix entre 0,5 et 0,7 % de sa population sous les armes et, en temps de guerre, elle atteignait jusqu'à 1,2 % de la population dans l'armée ; en Europe, avant la Première Guerre mondiale, à une période de tension extrême des armements, les États maintenaient en temps de paix des armées représentant environ 1 % de la population, et le père de Frédéric le Grand, Frédéric-Guillaume Ier — un officier subalterne de l'État — trouvait dans un pays pauvre la possibilité et les moyens de maintenir sous les armes une armée représentant 4 % de la population. Frédéric le Grand, si l'on considère que la majeure partie de l'année il ne disposait que de 143 000 soldats, le reste étant constitué de soldats en congé, exemptés du service de garde (Freivachter), maintenait 2,65 % de la population sous les armes. Et une telle armée était maintenue par l'un des États les plus pauvres d'Europe, le plus affecté par la guerre de Trente Ans, avec une population clairsemée et un commerce et une industrie très peu développés. Seule une économie extrême permettait non seulement de pourvoir à tous les besoins de cette armée, mais aussi de disposer dans les magasins de la forteresse d'une réserve de pain pour l'armée pour 1 à 2 ans de guerre et, en outre, de constituer un fonds d'argent inviolable afin de pouvoir déclarer la guerre à tout moment, indépendamment de la conjoncture financière.

Recrutement. En 1660, lorsque, lors de la démobilisation de l'armée après l'intervention de la Prusse dans la guerre entre la Suède et la Pologne, il a été décidé de maintenir, en plus des garnisons, une force de campagne de 4 000 hommes à partir d'une armée de 14 à 18 000 hommes, la question d'une armée permanente a été fondamentalement réglée et elle a commencé à croître progressivement ; elle était recrutée par enrôlement volontaire. Mais l'enrôlement est resté volontaire seulement de nom sous le règne de Frédéric-Guillaume I, qui s'attacha à augmenter vigoureusement l'armée. Son prédécesseur, Frédéric I, avait tenté en 1701 d'organiser, en plus de l'armée permanente de recrutement, une milice locale sur la base d'une obligation obligatoire pour la population. Frédéric-Guillaume I, ne tolérant pas le mot "milice" et imposant même une lourde amende pour son utilisation dans la correspondance officielle, dissout la milice locale, mais conserva le principe du service militaire obligatoire de la population. Dès le début de son règne (1713), il établit que le soldat sert à vie, jusqu'à ce que le roi le renvoie. L'entrée dans l'armée prussienne équivalait à une mort civile. La composition de l'armée prussienne devint très mature : l'âge moyen des sous-officiers était de 44 ans, plus de la moitié des soldats avaient plus de 30 ans, beaucoup avaient 50 ans, et il y avait des vieillards de plus de 60 ans. Mais malgré cette rétention à vie des soldats dans les rangs de l'armée, il était difficile de la recruter. Le service militaire obligatoire de la population se déroulait au départ de manière très désordonnée et chaotique. L'instruction de 1708 indiquait de prendre discrètement des personnes socialement peu importantes, dont les proches ne pouvaient pas provoquer de grands remous, en veillant à ce qu'elles remplissent les conditions du service militaire, de les emmener en forteresse et de les remettre aux recruteurs. Ces dispositions ont provoqué une chasse aux

hommes. Les paysans ont commencé à refuser de transporter leurs produits sur les marchés urbains, car des embuscades de recruteurs menaçaient sur les routes. Les officiers organisaient un commerce correct des hommes. Un officier libérait ceux qu'il avait capturés contre une rançon décente et achetait chez un autre l'excédent de prises. Les recruteurs particulièrement zélés provoquaient l'émigration et le dépeuplement de leurs régions. Les propriétaires fonciers en souffraient ; dans d'autres États, la protestation des propriétaires contre le service militaire, qui les privait de la main-d'œuvre nécessaire pour cultiver leurs terres, était suffisante pour mettre fin à l'arbitraire des agents de l'État, mais le gouvernement prussien, agissant dans son pays comme dans une province conquise, pouvait se soucier moins de la violation des intérêts de la classe dirigeante. En 1733, cependant, la nécessité d'organiser la relation de la population au service militaire se fit sentir, et le « règlement du canton » fut promulgué.

Règlement cantonal. Cette loi a considérablement limité l'arbitraire des capitaines. Dorénavant, chaque capitaine avait le droit de saisir des personnes non pas dans tout le district du régiment, mais seulement dans la zone attribuée à la compagnie pour le recrutement. De nombreux groupes de personnes ont été retirés également dans cette zone à la discrétion du capitaine. Ne pouvaient être saisis : toute personne possédant un patrimoine d'au moins 10 000 thalers, les employés des exploitations terriennes, les fils de religieux, les catégories les plus importantes d'artisans, les ouvriers de toutes les entreprises industrielles, dans l'implantation desquelles l'État avait un intérêt, enfin, un des fils d'un paysan possédant sa propre cour et menant une exploitation autonome. Après la guerre de Sept Ans, le capitaine a commencé à remplir les fonctions de recrutement non pas individuellement, mais au sein d'une commission. La ville de Berlin ne formait pas de secteur de recrutement, mais tous les capitaines avaient le droit de recruter parmi les personnes de très humble origine.

Qui parmi ceux qui n'étaient pas exemptés du service militaire était recruté dans l'armée ? Le XVIII^e siècle ne connaissait pas le tirage au sort pour l'entrée en service ; le rôle du hasard était joué par la grande taille. Dans l'armée prussienne, l'exigence de posséder des soldats de grande taille était particulièrement soulignée. Le recruteur passait sans aucune attention devant les personnes de petite taille, mais il était difficile pour un homme de grande taille d'échapper au recrutement, même s'il était légalement exempté. La loi elle-même soulignait que si un paysan avait plusieurs fils, la cour et le ménage devaient revenir au fils le plus petit, afin que les fils grands ne se soustraient pas au service militaire. Si la taille du garçon promettait d'être exceptionnelle, dès l'âge de 10 ans, le capitaine le faisait inscrire et lui délivrait un certificat le protégeant contre les attaques des recruteurs voisins.

Aucune attention n'était accordée aux qualités morales du recrue. L'armée prussienne, avec sa discipline de bâton, ne craignait aucunement les corruptions spirituelles. En 1780, une ordonnance a été émise aux tribunaux — condamner à la service militaire, après l'exécution de la peine, tous les écrivains illégaux (et leurs associés) et les personnes engagées dans des révoltes et la propagande antigouvernementale.

Malgré cette tension dans le travail de recrutement en Prusse et malgré le caractère forcé plutôt que volontaire du recrutement, le pays n'était capable de fournir que le nombre de recrues nécessaires pour l'armée. Le reste était composé d'étrangers. Les recruteurs prussiens travaillaient dans les villes impériales, dans les petits principautés allemandes, en Pologne et en Suisse. En 1768, l'armée prussienne comptait 90 000 étrangers et 70 000 Prussiens ; à d'autres périodes, le pourcentage d'étrangers était encore plus important. D'où venaient ces étrangers, qui se soumettaient apparemment volontairement à cette corvée à vie qu'était le service dans l'armée prussienne ? La réponse à cette question est donnée par une liste conservée de soldats du régiment Retberg datant de 1744. Sur 111 étrangers servant dans une compagnie, pour 65 d'entre eux il est indiqué qu'ils avaient déjà servi « un autre souverain » ; dans une autre compagnie de 119 étrangers, le nombre de soldats ayant déjà servi dans d'autres armées s'élevait à 92. Les trois quarts des étrangers étaient des déserteurs, soit

volontaires, soit séduits par des agents prussiens ! Pendant la guerre, le nombre d'étrangers augmentait considérablement avec l'incorporation de prisonniers de guerre. Frédéric le Grand pensait que la discipline prussienne pouvait faire de tout individu physiquement fort un soldat compétent, et son mépris pour ce qui se passe dans le cœur du soldat allait jusqu'au point que, en 1756, la première année de la guerre de Sept Ans, lorsque l'armée saxonne capitula près de Pirna, Frédéric le Grand ne s'occupa même pas de répartir les prisonniers de guerre saxons dans les régiments prussiens, mais se contenta de remplacer les officiers saxons par des officiers prussiens, sans modifier l'organisation des bataillons saxons. Pour cela, Frédéric fut certes puni par des révoltes, des assassinats d'officiers et le passage de bataillons entiers du côté de l'ennemi sur le champ de bataille.

Le soldat prussien dans ces conditions n'était pas spirituellement uni à l'État prussien ; lorsque Breslau capitula en 1757, le commandant prussien obtint des Autrichiens pour la garnison le droit de se retirer en Prusse. Mais 9/10 de la garnison prussienne ne souhaitèrent pas profiter de ce privilège accordé, préférant s'enrôler dans l'armée autrichienne, où le service était beaucoup plus libre.

Désertion. Un soldat prussien enrôlé de force et maintenu au service cherchait à profiter de chaque occasion pour désertir. La lutte contre la désertion constituait une préoccupation majeure du commandement prussien sous FRÉDÉRIC LE GRAND. Les 14 premiers principes du traité de Frédéric le Grand sur l'art militaire traitent des mesures de prévention et de lutte contre la désertion. L'ambassadeur français Valori rapportait en 1745 que dans l'armée prussienne, les sentinelles ne pouvaient s'éloigner de plus de 200 pas des forces principales. Toutes les corvées—pour le bois, l'eau, etc.—devaient être réalisées par des équipes en formation fermée sous le commandement des officiers. En 1735, sur le conseil du feld-maréchal Léopold de Dessau, le général prussien le plus méritant, il fut décidé de modifier même la direction des opérations pour contourner un terrain très accidenté sur la Moselle, où l'armée risquait de fortes pertes par désertion. En 1763, Frédéric le Grand publia une instruction exigeant des commandants d'unités qu'ils incitent les officiers à étudier les environs de leurs garnisons ; mais le terrain était étudié non du point de vue des exigences tactiques, mais afin de recueillir des données locales facilitant l'arrestation des déserteurs. La Prusse découpée, selon la définition de Voltaire, était un royaume de frontières ; presque toutes les garnisons se trouvaient à moins de deux étapes de la frontière, et la lutte contre la désertion ne pouvait être efficace qu'à travers des mesures larges et systématiques.

Discipline de la baguette. Plus la discipline dans les troupes est rigide, moins la bonne volonté et les qualités morales des recrues sont estimées. La discipline rigide de l'armée prussienne lui permettait de transformer en soldats le matériel le moins enclin au sacrifice de soi. À son tour, le matériel détestable de l'approvisionnement de l'armée prussienne — déserteurs et criminels venus de toute l'Europe — ne pouvait former une armée combattante qu'à condition d'une discipline inébranlable. Il y avait deux moyens de maintenir la discipline dans l'armée. Tout d'abord, l'entraînement en formation et la manœuvre étaient poussés jusqu'à la perfection ; alors que dans l'armée française, l'entraînement en formation ne concernait que les recrues, et que tout le personnel de la compagnie sortait à l'exercice une fois par semaine, dans l'armée prussienne, le soldat était occupé du matin au soir. Pendant deux mois de printemps, d'avril à juin, des exercices de formation persistants se déroulaient avec tous les effectifs des unités. Le reste de l'année, les troupes étaient occupées à un service de garde étendu, auquel une attention particulière était accordée pour la précision de son exécution. Une partie des soldats, environ un tiers, était dispensée du service de garde et retirée de la solde et de la ration. Si ces « *freiwachters* » provenaient de la population de la circonscription qui fournissait la compagnie, ils étaient mis en congé pour dix mois ; parmi eux se trouvaient également des étrangers possédant un métier ; ces derniers continuaient à vivre dans la caserne et subvenaient à leurs besoins grâce à leur travail. Lors de la campagne

de 1744, lorsque Frédéric le Grand envahit la Bohême avec une armée de 80 000 hommes, les Autrichiens recensèrent 17 000 déserteurs prussiens.

Outre l'entraînement continu aux manœuvres, poussé à la virtuosité, le principal moyen de maintien de la discipline était la baguette, dont les sous-officiers étaient officiellement armés. Tous les besoins d'humanité, de droits et d'intérêts privés furent sacrifiés à la discipline. Frédéric le Grand répétait souvent que le soldat devait craindre la baguette de son caporal plus que la balle ennemie. Au début, dans ses instructions, Frédéric indiquait qu'on formait le soldat non par coups, mais par patience et méthode, et que le soldat devait être battu à la baguette, mais avec modération, seulement s'il commençait à raisonner ou s'il ne montrait pas d'application. Mais après la bataille de Zorndorff, où il, sous l'effet du choc de son infanterie avec les Russes, éprouva une déception, il recommanda directement aux officiers de frapper vigoureusement à la baguette. Le soldat était protégé contre l'arbitraire du capitaine, qui pouvait le battre à mort, uniquement par le fait que le capitaine, comme un palefrenier veillant à ne pas blesser son bétail, devait maintenir la compagnie en effectif, car recruter de nouveaux soldats coûtait de l'argent. Moritz de Saxe insistait sur le fait que le recrutement des soldats ne devait nullement être effectué par l'État, mais devait continuer d'être fait par les capitaines, car si l'on élimine l'intérêt privé des capitaines à conserver les soldats de leur compagnie, tous les soldats périraient. En effet, en Prusse, la baguette sévissait particulièrement dans la garde, qui était composée non par les capitaines, mais par l'administration directe du roi. Frédéric dut publier un ordre pour la garde, interdisant aux commandants de compagnies de prononcer la sentence lors des corrections à la baguette : « envoyez-le au diable, le roi nous en enverra un autre ». Pour les officiers de la garde, il fallut introduire une amende pour tout dommage causé à la santé d'un soldat par les coups, empêchant le service futur ; l'officier devait rembourser au roi le coût du recrutement d'un nouveau soldat et était condamné à six mois de détention à la forteresse de Magdebourg. Dans l'armée, où le capitaine lui-même supportait les pertes dues à son obsession excessive du bâton, il n'y avait aucune restriction.

Les officiers sortis des corps de cadets prussiens se distinguaient par leur grossièreté et leur manque d'instruction ; jusqu'au milieu du XIXe siècle, les officiers prussiens parlaient une langue populaire, non littéraire.

Frédéric le Grand traitait ses officiers avec un mépris à peine supportable, s'entourait de représentants d'une culture infiniment plus raffinée, et faisait venir des professeurs français pour son « académie de la noblesse ».

État-major. La guerre de Sept Ans a soulevé, dans toutes les armées, la question de l'état-major. Chaque commandant, déjà dans l'antiquité, avait son propre état-major, sa propre « maison ». Avec la complexification des affaires militaires et l'importance croissante de prendre des décisions sur des données dépassant le champ de vision immédiat du commandant, le rôle des collaborateurs s'est accru. En 1515, lors de la bataille de Marignan, les chefs suisses utilisaient déjà des cartes. Machiavel mentionne déjà la géographie et la statistique du théâtre des opérations militaires, et les « connaissances impériales » nécessaires à un commandant. Pour l'assister, il devait disposer d'un état-major composé de personnes raisonnables, compétentes et de grand caractère ; cet état-major servait de rapporteur pour le commandant et s'occupait du service de renseignement, de la collecte et de la fourniture de matériel cartographique, ainsi que de l'approvisionnement des troupes. Le service de renseignement — militaire et clandestin — devait être organisé dès la paix vis-à-vis de tous les ennemis potentiels. Cependant, les vues avancées de Machiavel surpassaient de plusieurs siècles le rythme réel de développement des armées européennes : les officiers de l'état-major se distinguaient à peine de la masse générale des adjoints ; les courriers servaient de conducteurs de colonne, les ingénieurs recensaient les positions et les gorges et installaient les camps, les topographes (ingénieurs-géographes) réalisaient des travaux de cartographie ; chaque armée comptait généralement dix à vingt spécialistes de ces catégories ; à la guerre, ils

constituaient l'état-major, mais leur service et leur préparation en temps de paix n'étaient pas du tout organisés. Frédéric le Grand, malgré les avantages qu'offrait la tactique linéaire au commandement unique, sentit si vivement le besoin d'assistants adéquatement formés qu'après la guerre de Sept Ans, il entreprit de les instruire lui-même ; il choisit 12 jeunes officiers capables, ayant une certaine connaissance de la fortification et du relevé topographique. Les séances, d'une durée de deux heures, avaient lieu chaque semaine au palais (à Potsdam ou Sanssouci) ; le roi commençait par une courte conférence, développant une notion théorique et l'illustrant par des exemples militaires historiques, puis exigeait la participation des officiers à la discussion, avant de confier des tâches à chacun. Le cahier conservé de Rüchel contient plusieurs exercices de tactique pour couvrir et mener une colonne de ravitaillement, renforcer une position avec un régiment pour couvrir le village, un projet de camp fortifié pour une armée, une description des montagnes de Silésie, des compositions sur divers sujets militaires, des travaux ayant le caractère de résumés scientifiques militaires, et loin d'être des œuvres de première classe. À la fin du XVIII^e siècle, l'état-major prussien était composé de 15 officiers et 15 topographes.

La tactique de l'infanterie de Frédéric le Grand oscillait entre un pur culte du feu et un rejet complet de l'importance du tir. Malgré le maintien de la cohésion du bataillon et le fait que le tir se fasse uniquement par salves, sur ordre des commandants, les témoins des combats de la guerre de Sept Ans (Berenhorst) affirmaient que la section d'infanterie qui avait commencé à tirer s'échappait rapidement du contrôle des officiers ; un soldat ayant commencé à tirer ne pouvait être arrêté que par des efforts exceptionnels pour cesser le feu et avancer. En réalité, au combat, seules les premières salves étaient coordonnées ; elles dégénéraient ensuite en un tir libre désordonné. D'autre part, les distances décisives du combat à la poudre étaient courtes ; le règlement autrichien exigeait, lors de la défense, que le feu s'ouvre lorsque l'ennemi arrivait à 100 pas. Il y avait une grande tentation de ne pas entrer dans un combat à feu à une distance aussi courte. Moritz de Saxe insistait donc pour mener l'attaque sans tirer. Au début de la guerre de Sept Ans, Frédéric le Grand penchait pour cette même idée. On inculquait à l'infanterie que son propre intérêt dictait de ne pas rester sous le feu ennemi, mais d'attaquer l'ennemi ; « le roi prend la responsabilité devant chaque soldat que l'ennemi ne pourra planter ses baïonnettes, mais fuira ». En effet, une attaque à la baïonnette, lorsqu'elle est rencontrée par la baïonnette, est un phénomène extrêmement rare dans l'histoire militaire : l'une des parties l'emporte avant même que les lames ne se croisent ; le prince de Ligne, participant à de nombreuses campagnes, témoigne qu'une seule fois dans sa vie, en 1757, il a entendu le claquement d'une baïonnette sur une autre.

Le début de la guerre de Sept Ans a surpris l'infanterie prussienne formée, mais loin d'être habituée à cette tactique, dont le représentant le plus célèbre dans l'histoire est Souvorov. Lors des combats de 1757 à Prague et à Kolin, l'infanterie prussienne essayait d'attaquer presque sans tirer, couvrant l'avancée uniquement par le feu d'artillerie légère de bataillon. Les résultats étaient peu encourageants : dans un cas, les Prussiens remportèrent la victoire avec difficulté grâce à une enveloppe de cavalerie, dans un autre ils furent battus ; l'infanterie prussienne ne pouvait pas développer l'attaque car Frédéric, préoccupé par le maintien de la cohésion et de l'ordre, interdisait même à l'infanterie de poursuivre au pas de course l'ennemi ayant fléchi et commencé à fuir à l'approche des Prussiens. L'ennemi subissait relativement de faibles pertes et n'était pas ébranlé par le combat ; même dans les cas où l'attaque sans tirer renversait l'adversaire, elle ne produisait pas d'effet sans poursuite — car les unités en avant subissaient de lourdes pertes, notamment chez les officiers, et n'étaient pas aptes à poursuivre le combat. À la fin de la campagne de 1757 — lors des batailles de Rossbach et de Leuthen — l'infanterie prussienne avançait déjà avec tir, et au début de l'année suivante, Frédéric le Grand interdit les attaques sans tir. Les exigences de la lutte d'usure contre les forces supérieures de la coalition forçaient à une évolution de la stratégie et de la tactique vers une conduite plus économique de la guerre.

Un soldat prussien effectuait jusqu'à 4 salves sur le champ de tir ; la cadence de tir en combat réel atteignait 2 à 3 salves par minute. Le bataillon était divisé en 8 pelotons, et le feu était dirigé par les pelotons à tour de rôle. Pendant 20 secondes, les salves de tous les 8 pelotons se succédaient, en commençant par le flanc droit, et au moment de la salve du peloton du flanc gauche, le peloton du flanc droit était déjà prêt pour une nouvelle salve. Une telle organisation du tir constituait une sorte d'exigence de tirer en synchronisation, obligeait à aligner le feu, à prêter attention et disciplinait les troupes. Bien que ce feu artificiel fût rarement maintenu sur le terrain, les autres armées cherchaient néanmoins à imiter l'art prussien dans cette discipline.

L'infanterie formait deux lignes. En théorie, à cette époque, régnait l'idée de l'ordre de bataille oblique. Déjà Montecuculi avait souligné les avantages de concentrer les forces contre un flanc ennemi, avec la possibilité de l'envelopper, et de maintenir un écran passif contre l'autre. Foy, fanatique de l'idée de la colonne, reconstruisit brillamment l'ordre de bataille oblique d'Épaminondas lors des batailles de Mantinée et de Leuctres, et Puy-Segur l'éleva au rang de doctrine. Frédéric le Grand, grand admirateur de Foy et de Puy-Segur, développa pendant dix ans avant la guerre de Sept Ans, lors des manœuvres, la technique des attaques en ordre de bataille oblique. On peut caractériser ce dernier comme la volonté de réaliser l'enveloppement, sans sacrifier à ce dernier les irrégularités du front, ni d'attaquer sur des directions parallèles. Finalement, la technique en oblique de Frédéric a abouti à une offensive échelonnée, chaque bataillon suivant se déplaçant en restant à 50 pas de son voisin. Cette forme d'attaque facilitait le maintien de l'ordre lors des manœuvres, contrairement à une attaque sur tout le front, qui s'étendait sur deux verstes ; mais en soi, elle n'offrait pas d'avantages et permettait même à l'ennemi de frapper les Prussiens de manière fractionnée. Son importance décisive pour Frédéric provenait seulement de la concentration des forces sur le flanc d'attaque, où il déployait sa réserve sous forme d'une troisième ligne et parfois organisait une quatrième ligne de hussards, et surtout grâce à la surprise avec laquelle Frédéric déployait son ordre oblique de bataille contre le flanc de l'ennemi. Probablement, l'infanterie prussienne sous Leyten, soudainement avancée sur le flanc poursuivant l'ennemi, aurait obtenu un succès égal avec une simple frappe frontale, mais tous les contemporains percevaient une sorte de force mystérieuse dans la manœuvre « en oblique » du front prussien; les voisins cherchaient à la copier.

L'infanterie de ligne prussienne n'était adaptée qu'au combat sur une plaine ouverte, où le soldat ne pouvait échapper à la surveillance de l'officier et où il était possible de maintenir la formation serrée jusqu'à la fin. Les bosquets et les villages étaient extrêmement défavorables à l'armée prussienne ; Frédéric, même lorsqu'il fallait se défendre dans un village, interdisait d'occuper les maisons avec ses soldats. Le principal adversaire de la Prusse, l'Autriche, disposait d'une infanterie légère nombreuse et efficace : les Croates (Serbes), les Pandours et autres frontières autrichiennes, c'est-à-dire le genre d'armée de peuplement, des Cosaques qui couvraient la frontière austro-turque. L'infanterie légère autrichienne, composée de semi-barbares belliqueux, se battait très habilement en formation dispersée, utilisait le terrain avec adresse et aurait pu être encore plus largement employée si l'orientation générale de toutes les armées de l'ancien régime ne les avait pas poussées vers la voie déjà tracée par l'armée prussienne de discipline stricte. Les Pandours et les Croates, que commencèrent à imiter les bataillons d'infanterie légère et les chasseurs dans d'autres armées, étaient les précurseurs de l'infanterie révolutionnaire française, élevée dans des conditions différentes et imprégnée d'enthousiasme, qui fit reconnaître le droit à la citoyenneté pour le combat en formation dispersée.

En raison de la nécessité de lutter contre les actions de guérilla, qui se développaient largement sous les troupes légères autrichiennes, Frédéric dut augmenter le nombre de bataillons d'infanterie légère de 4 à 26 ; ils recevaient le même équipement que l'infanterie prussienne de ligne ; pour que cette médiocre troupe ne se disperse pas, elle n'était pas

soumise à une discipline sévère à coups de bâton, se trouvait dans une situation de domestiques semi-libres, et ses manquements en temps de guerre étaient tolérés. En conséquence, les Prussiens n'obtinrent que des bandes de brigands, méprisées à la fois par leurs compatriotes et par les étrangers, et qui rançonnaient la population. Seules les compagnies de chasseurs, composées de forestiers, se distinguèrent et rendirent des services sérieux. Mais dans d'autres États, où l'infanterie légère était mieux organisée, elle restait encore une troupe non réformée et constituait un type d'arme auxiliaire.

La cavalerie jouait un rôle important dans l'armée de Frédéric le Grand. Au début du XVI^e siècle, lorsque les soldats d'infanterie étaient déjà regroupés en unités tactiques et que la cavalerie conservait encore son caractère chevaleresque, le pourcentage de combattants à cheval avait fortement diminué, et les armées ainsi que leurs opérations militaires avaient un caractère nettement infanterie. Mais la transition de toute la cavalerie, suivant les régiments de reitres, vers l'organisation en unités tactiques, qui démocratisait le type de soldat de cavalerie, a permis d'augmenter fortement le pourcentage de cavalerie, et au cours de la première moitié du XVII^e siècle, les armées étaient souvent composées d'un nombre égal d'infanterie et de cavalerie. L'augmentation de la taille des armées de 3 à 4 fois lors du passage aux troupes permanentes dans la seconde moitié du XVII^e siècle a mis au premier plan les exigences d'économie ; on augmentait principalement le type de troupes le moins coûteux — l'infanterie, et la proportion de la cavalerie dans les armées a diminué. Lors de la création de l'armée permanente prussienne, dans les forces du Grand Électeur, la cavalerie ne représentait qu'1/7 de l'armée. La détérioration des qualités morales de l'infanterie du XVIII^e siècle, son incapacité à combattre pour des objets locaux, la recherche d'espaces ouverts pour le combat, les bases mécaniques de l'ordre de bataille linéaire, — tout cela a ouvert au XVIII^e siècle un vaste champ d'activité pour la cavalerie, créant « l'âge d'or de la cavalerie ». Frédéric le Grand a augmenté la cavalerie dans son armée jusqu'à 25 % ; en temps de paix, pour chaque 100 à 200 habitants de Prusse, il y avait un cavalier — le maximum que le pays pouvait soutenir.

Frédéric a hérité de son père une infanterie bien disciplinée et entraînée par le maréchal Leopold de Dessau : il n'a rien apporté de nouveau au développement de l'infanterie, si bien que les mots de Berenhorst (le fils de Leopold de Dessau), selon lesquels Frédéric sait comment dépenser ses troupes mais pas les former, se justifient pleinement en ce qui concerne l'infanterie. Mais en ce qui concerne la cavalerie, Frédéric est apparu comme un réformateur. Lors de sa première bataille à Mollwitz en 1741, sa cavalerie fut battue par les Autrichiens et entraîna le roi lui-même hors du champ de bataille, mais l'infanterie restante, à elle seule, ressortit victorieuse du combat. Frédéric se mit alors à réorganiser sa cavalerie : 400 officiers furent mis à la retraite, des chefs éminents furent placés à la tête des postes, et la cavalerie devait attaquer en large formation, d'abord sur 700 pas, puis 1 800 pas. Sous peine de déshonneur, les chefs de cavalerie étaient toujours tenus de garder l'initiative de l'attaque et d'être les premiers à se jeter sur l'ennemi. Tout tir au pistolet était interdit durant l'attaque. Dans une vaste formation, les escadrons devaient rester aussi groupés que possible, étrier contre étrier. L'issue d'un affrontement de cavalerie ne se décidait pas par l'utilisation des armes, même blanches, mais par la charge de masses de cavaliers soudées en un seul corps. Naquit alors l'idée du choc — l'assaut d'une avalanche de cavaliers, galopant à pleine vitesse et renversant tout sur son passage par sa seule force vivante. Si chez les Serbes il existe un dicton selon lequel la bataille se gagne non par les armes mais par le cœur du héros, c'est au célèbre chef de cavalerie de Frédéric, Seidlitz, que revient la pensée : l'attaque de cavalerie se gagne non tant par le sabre que par le fouet. Aux exercices, les masses de cavalerie étaient entraînées par Seidlitz avec une énergie exceptionnelle. Selon le règlement prussien de 1743, toutes les manœuvres visant à déployer le front, ainsi que l'attaque, devaient impérativement se faire au galop. Lorsque Frédéric attirait l'attention de Seidlitz sur le grand nombre de blessures que recevaient les cavaliers lors des chutes aux exercices et la complexité accrue de la question du personnel, Seidlitz demandait au roi de ne pas faire attention à ces bagatelles.

Avec le transfert du centre de gravité vers le choc, les actions de combat de la cavalerie de Frédéric se sont, en général, matérialisées sous la forme que Frédéric le Grand conserva pour les actions des masses de cavalerie tout au long du XIXe siècle. L'ordre de bataille de la cavalerie est à trois lignes ; le principe linéaire dans la tactique de la cavalerie a longtemps persisté après que l'infanterie soit passée à une tactique en profondeur et perpendiculaire, en raison de la préférence pour appuyer la cavalerie non par l'arrière, mais depuis la position latérale, étant donné l'importance des flancs dans le combat de cavalerie ; un soutien par l'arrière arriverait soit trop tard au moment décisif, soit, en cas d'échec, serait même écrasé par la première ligne qui recule. Ce n'est que le développement du combat monté et l'utilisation de la technique dans le combat purement de cavalerie (mitrailleuses, artillerie de régiment, blindés) qui ont maintenant obligé la cavalerie à renoncer à la tactique linéaire de Frédéric.

Puisque toute l'armée de Frédéric constituait sur le champ de bataille un seul corps, un seul corps collectif travaillant en commun, toute la cavalerie était regroupée en deux masses sur les flancs de l'armée, où les chefs de cavalerie disposaient d'une grande liberté d'action et où la cavalerie ne souffrait pas du feu avant le moment de l'attaque. Cette habitude des fortes ailes de cavalerie a perduré jusqu'à l'époque de Napoléon.

Hussards. La cavalerie de Frédéric le Grand était composée de quelques éléments meilleurs que l'infanterie. Cependant, la discipline stricte dans les régiments de cuirassiers et de dragons était tout aussi impitoyable que dans l'infanterie, et la fiabilité des cavaliers en matière de désertion n'était pas suffisante pour envoyer de petites unités de cavalerie — des détachements — à une grande distance. Par conséquent, le renseignement dans l'armée de Frédéric le Grand était très médiocre, et il arrivait parfois (par exemple, lors de l'invasion de la Bohême en 1744) que les troupes légères autrichiennes coupent complètement les Prussiens de toutes sources d'information, les obligeant à agir presque à l'aveuglette. Frédéric le Grand cherchait une solution dans l'organisation de la cavalerie légère, qui serait élevée dans un esprit d'aventure, bénéficierait de certaines libertés et ne serait pas soumise à la discipline sévère de l'armée. À cette fin, Frédéric commença à développer les hussards ; leur nombre passa de 9 à 80 escadrons. Il consacrait beaucoup d'attention à leur entraînement et à leur éducation. Les unités irrégulières et semi-irrégulières réussissent, comme on l'a déjà vu depuis le Moyen Âge, beaucoup plus facilement à la cavalerie qu'à l'infanterie, et les hussards de Frédéric se révélèrent beaucoup plus utiles pour l'armée que son infanterie légère. Au début, les hussards étaient assimilés à l'infanterie, et seulement après la guerre de Sept Ans ils furent rattachés à la cavalerie. La composition des chevaux était beaucoup plus légère que dans les autres unités de cavalerie ; il était interdit aux officiers hussards de se marier afin de ne pas étouffer en eux l'esprit des partisans entreprenants.

Ainsi, à la fin du XVIIIe siècle, l'imperfection de la composition et de l'organisation des armées recrutées de force a conduit à établir dans l'infanterie et la cavalerie une division en troupes de ligne et légères. L'infanterie et la cavalerie de ligne sont des troupes de champ de bataille, impuissantes sur le théâtre des opérations ; l'infanterie et la cavalerie légère sont des troupes de théâtre de guerre, insuffisamment disciplinées pour des actions régulières, une sorte de partisans. Cette division a suscité de vives critiques de la part d'éminents écrivains, mais seule la Révolution française a réussi à éliminer les contradictions, permettant de combiner, au sein des mêmes unités, les avantages des troupes légères et de ligne.

Artillerie. En ce qui concerne l'artillerie, la tactique de Frédéric le Grand se caractérise par la volonté de former devant l'aile de choc de l'ordre de bataille une grande batterie d'armes de gros calibre (Möhlwitz, Zorndorf et autres batailles), qui préparaient l'attaque décisive par leur feu. Les Allemands perpétuent la tradition de l'utilisation de canons lourds dans les batailles de campagne depuis Frédéric le Grand. Le caractère positionnel qu'a pris la guerre de Sept Ans a eu un impact significatif sur l'augmentation de l'artillerie dans les armées. Cependant, l'initiative de cette augmentation ne revenait pas aux Prussiens, mais aux

Autrichiens et en partie aux Russes, qui cherchaient à occuper des positions fortifiées, soutenues par une artillerie puissante. L'impact de la guerre positionnelle sur le nombre d'unités d'artillerie est visible dans la comparaison suivante : à Mölwitz (1741), pour 1000 baïonnettes, les Prussiens avaient 2,5 canons, les Autrichiens 1 canon ; à Torgau (1760), les Prussiens avaient 6 canons, les Autrichiens 7 canons. Dans la même direction, au XXe siècle, le développement des armées européennes s'est également orienté, sous l'influence de l'expérience positionnelle de la guerre mondiale.

Stratégie. Frédéric le Grand, avec son armée relativement petite par rapport à l'ampleur du XIXe siècle, et après une pause forcée des opérations militaires en hiver — période pendant laquelle, en raison de l'impossibilité de bivouaquer en plein champ et de l'égale impossibilité d'héberger des soldats désireux de désertir dans des maisons civiles, il fallait absolument réduire les logements d'hiver — ne pouvait pas se livrer à de vastes plans d'invasion profonde sur le territoire ennemi pour infliger un coup fatal à l'adversaire. Les batailles de l'époque de Frédéric le Grand étaient associées à de lourdes pertes pour le vainqueur comme pour le vaincu. La victoire sur les Autrichiens et les Saxons à Soor (1745) fut payée par Frédéric le Grand et l'infanterie prussienne au prix de 25 % de pertes ; le succès contre les Russes à Zorndorf coûta à l'infanterie prussienne la moitié de son effectif en tués et blessés. La poursuite était entravée par la composition de l'armée, dans laquelle, après une bataille réussie, il fallait établir un ordre complet et strict ; dans ces conditions, même la victoire ne compensait pas toujours les pertes ; il n'y avait pas de moyens modernes pour reconstituer rapidement l'armée — chaque régiment, pendant la période des logements d'hiver, jouait pour lui-même le rôle de bataillon de réserve. Frédéric le Grand disait qu'avec ses troupes, il pourrait conquérir le monde entier, si la victoire pour elles n'était pas aussi fatale que pour l'ennemi — la défaite. L'approvisionnement régulier rendait l'armée extrêmement sensible aux communications arrière. Une seule fois, en 1744, Frédéric le Grand pénétra profondément en Bohême ; le maréchal autrichien Traun, occupant des positions difficiles d'accès et coupant l'arrière avec des troupes légères, força sans combat l'armée prussienne à battre en retraite, malgré sa diminution de moitié. Frédéric le Grand appela Traun son maître après cette campagne. Au début de la guerre, lorsque Frédéric disposait d'une armée fraîche et entraînée avec des officiers énergiques et des bataillons au complet, il acceptait volontiers le risque du combat. Mais l'attitude générale du roi de Prusse, lorsqu'il était mûr sur le plan militaire (1750), s'exprime par cette pensée tirée de son « Art de la guerre », écrit en vers français : « N'engagez jamais le combat sans raisons sérieuses, où la mort moissonne une si effroyable récolte ». Cette pensée est très caractéristique de la stratégie des XVIe-XVIIIe siècles et contredit fortement l'enseignement issu des guerres napoléoniennes, qui ne voit qu'un seul objectif dans la guerre — l'élimination des forces vivantes de l'ennemi, et qui ne connaît qu'un seul moyen pour cela — la bataille décisive. Ce n'est que lorsque la Révolution française ouvrit dans les masses populaires des ressources inépuisables pour le renouvellement de l'armée que l'idée du général cessa de craindre les pertes, et qu'une stratégie napoléonienne de choc et de destruction se créa. Jusqu'à ce moment, le général travaillant avec un effectif humain limité devait garder à l'esprit les « victoires de Pyrrhus », après lesquelles il pouvait ne plus rester d'armée pour poursuivre la marche victorieuse. Pour Frédéric le Grand, comme pour d'autres commandants avant la période napoléonienne, la bataille n'était qu'un des moyens pour atteindre l'objectif : tenir jusqu'à la fin, dont s'est souvenu Hindenburg pendant la guerre mondiale (« celui qui l'emportera sera celui dont les nerfs tiendront jusqu'au bout »), était avant tout la préoccupation des commandants militaires ; il fallait s'efforcer de faire en sorte que chaque mois de guerre inflige à l'ennemi, dans ses ressources économiques et sa conscience politique, des blessures plus lourdes que celles que nous recevions — telles sont les bases de la stratégie d'usure, qui ne refuse nullement, lorsque cela est nécessaire, de livrer une bataille décisive, mais qui considère le combat comme un simple moyen pour atteindre la victoire. Frédéric le

Grand était le plus grand maître de la stratégie d'usure ; pendant la guerre de Sept Ans, il atteignit son objectif — ne pas restituer à l'Autriche la Silésie qu'on lui avait prise — dans sa lutte contre la puissante coalition formée par l'Autriche, la Russie et la France.

Les stratégies d'usure, qui tiennent correctement compte de toutes les conditions politiques et économiques de la guerre, visant à affaiblir la puissance de l'ennemi non seulement par des opérations militaires mais en utilisant également d'autres moyens (blocus économique, propagande politique, intervention diplomatique, etc.), comportent toujours le risque de se transformer en l'exact opposé de la stratégie napoléonienne — une stratégie d'impuissance, de manœuvre artificielle, de menace vide pour l'ennemi, sans qu'aucun coup soit porté. Une telle stratégie aboyante mais sans morsure fut la stratégie de Frédéric, lorsqu'à l'âge de 66 ans il entreprit la guerre pour l'héritage bavarois (1778-79). Toute la campagne se déroula dans des manœuvres infructueuses ; le commandant autrichien Lassi s'avéra un partenaire digne du roi de Prusse épuisé ; Frédéric le Grand à cette époque, « déjà fatigué de régner sur des esclaves », avait sans doute perdu confiance dans les forces morales de son armée, comprenant mieux que toute l'Europe émerveillée ses faiblesses, et craignait de prendre des risques. La guerre se transforma en une démonstration armée ; les adversaires se séparèrent sans livrer le moindre combat. Alors que le général russe Souvorov, avec une impulsion irrésistible pour résoudre les problèmes militaires par le combat, critiquait avec amertume le "cordon savant de Lassi", de nombreux écrivains étaient fascinés par ce nouveau type de guerre sans effusion de sang, y voyant un signe de progrès de l'humanité et de sa bienveillance (par exemple, le futur ministre prussien de la guerre Boyen) ; tandis que les soldats, avec leur intuition directe, surnommèrent cette guerre une farce — la « guerre de la pomme de terre », car les seules victimes furent les récoltes de pommes de terre.

Les guerres des XVII^e et XVIII^e siècles sont souvent décrites comme des guerres de cabinet. Le terme « guerre de cabinet » est utilisé comme concept, opposé à la guerre populaire. La guerre était considérée comme l'affaire du gouvernement, du « cabinet », et non de la nation ni des masses. Cependant, il serait erroné de conclure qu'à cette époque, il n'y avait pas du tout de front de lutte propagandiste parallèlement à la lutte armée. La guerre de papier accompagnait toujours les opérations militaires. Frédéric le Grand ne dédaignait pas la fabrication de faux documents qui lui permettraient de tirer parti de n'importe quels atouts nationaux ou religieux. Cependant, le front de lutte destiné aux masses restait au XVIII^e siècle purement auxiliaire. Le gouvernement suivait sa propre voie, tandis qu'un « jurisconsulte appliqué » jouait le rôle d'avocat devant les masses. Le comportement de l'armée envers la population avait une importance décisive sur le front de la propagande. Avec sa cynique franchise, Frédéric le Grand instruisit ainsi ses généraux : « il faut représenter l'ennemi sous le jour le plus défavorable et lui attribuer toutes sortes de complots contre le pays. Dans les pays protestants, comme la Saxe, il faut jouer le rôle de défenseurs de la religion luthérienne, tandis que dans le pays catholique, nous devons constamment prêcher la tolérance religieuse ». Il faut « se faire servir le ciel et l'enfer ».

Rosbach. Les exemples de l'art tactique de Frédéric le Grand issus de l'époque des guerres de Silésie et de la guerre de Sept Ans sont nombreux et éclatants. À Rosbach, à la fin de l'automne 1757, la deuxième année de la guerre, l'armée franco-impériale combinée, composée d'environ 50 000 soldats mal disciplinés, faisait face à 25 000 troupes prussiennes d'élite. Les alliés étaient commandés par le prince de Soubise (Français) et le duc de Hildburghausen (Impériaux). Sur un autre théâtre, le plus important pour la Prusse, les Autrichiens, ayant vaincu la position avancée laissée contre eux, achevaient la conquête de la Silésie, qui était l'objectif de la guerre, et s'y installaient pour l'hiver. Il était impératif pour Frédéric le Grand de terminer rapidement avec les Français afin de chasser les Autrichiens de Silésie avant l'arrivée de l'hiver, car sans les ressources économiques de cette région, il ne pouvait pas poursuivre la guerre. Mais les alliés tenaient une position fortifiée, sur laquelle Frédéric ne pouvait attaquer avec ses forces inférieures. Sa situation devenait déjà désespérée

lorsque l'ennemi, contre toute attente et comptant sur sa supériorité numérique, passa à l'offensive. Le prince de Soubise décida de forcer les Prussiens à reculer en les contournant par le sud et en menaçant d'intercepter les voies de retraite de l'armée prussienne. Le 5 novembre, laissant une partie de ses forces sous le commandement de Saint-Germain pour effectuer une démonstration sur le front, Soubise se mit en marche en trois colonnes. Le déplacement s'effectuait à travers un terrain découvert ; une grande halte fut faite pendant la journée. L'avancée était précédée et couverte par la cavalerie avancée.

Frédéric le Grand observait depuis le clocher de Rossbach le mouvement des alliés et, le matin, avait l'impression que, sous le couvert de l'arrière-garde laissée, les Français avaient commencé à se retirer ; mais après midi, il comprit clairement le mouvement de contournement de l'ennemi. Alors Frédéric prit la décision de faire face à la manœuvre française par une contre-manœuvre, en s'abattant sur les colonnes de marche. Un faible arrière-garde fut laissé contre Saint-Germain. Cinq escadrons de hussards, sur la crête des collines, camouflaient le déplacement de l'armée derrière eux. La cavalerie de Zeydlitz renversa d'un coup et dispersa la cavalerie française du champ de bataille. En même temps, sur la colline Janus, une batterie de 18 canons se déploya, commençant à tirer sur l'infanterie française qui tentait de se déployer en direction du mouvement ; l'infanterie prussienne passa la crête et, en avançant, ouvrit le feu par salves ; seuls sept bataillons prussiens d'avant-garde purent participer au combat, tirant chacun quinze coups. À ce moment-là, Zeydlitz, après la première attaque contre la cavalerie, rassembla ses escadrons et les lança contre l'état-major nombreux du prince de Soubise et contre l'infanterie française massée en désordre. Presque instantanément, tout était terminé : l'armée française s'enfuyait en plein désordre. Le danger sur ce front était écarté, et Frédéric put engager ses meilleures troupes sur le théâtre de Silésie.

Le succès d'une manœuvre d'enveloppement est généralement lié à la passivité de l'adversaire, à l'absence de riposte. Selon nos concepts modernes, pour contourner l'ennemi, il faut avant tout le rendre immobile, le lier, le clouer sur place par le combat. De ce point de vue, l'écran de Saint-Germain aurait dû être plus important ; la tâche de cet écran n'aurait pas été de se contenter de se montrer, mais de mener un combat frontal énergique, qui aurait lié la capacité de manœuvre de l'adversaire, et seulement après, après avoir privé l'ennemi de sa mobilité, de pouvoir l'envelopper ou le contourner, afin de donner un tournant décisif au combat. En revanche, le déplacement sur le flanc de l'armée maladroite de Soubise face à un ennemi non contraint, flexible, et particulièrement capable de manœuvres rapides, constituait un risque injustifié.

Lieutenant. En marche forcée (300 km en 15 jours), Frédéric a transféré son armée de Rossbach en Silésie. L'armée autrichienne, ayant pris possession des places fortes les plus importantes de Silésie — Schweidnitz et Breslau, et ayant mené un raid à cheval sur Berlin, considérait la campagne de 1757 déjà achevée et se trouvait dans ses quartiers d'hiver dans la région conquise. L'approche de l'armée prussienne obligea à concentrer 65 000 hommes devant Breslau. Les Autrichiens prirent position ; pour appuyer les flancs sur des terrains locaux, il fallut étendre le front sur 7 verstes. Le 5 décembre, Frédéric le Grand, avec une armée de 40 000 hommes, attaqua les Autrichiens.

Les buissons cachaient le terrain devant le front. Devant, il n'y avait que des hussards autrichiens. Dès que la cavalerie prussienne les repoussa, Charles de Lorraine, commandant autrichien de l'armée, se retrouva dans l'ignorance de ce que faisaient les Prussiens. Ces derniers apparurent sur la route, se dirigeant vers le centre des positions autrichiennes, puis disparurent. Les Autrichiens, ne soupçonnant pas que les Prussiens osassent attaquer la plus puissante armée, visant uniquement des objectifs passifs et attendant le repli des Prussiens, ne prirent aucune mesure et restèrent sur place. Pendant ce temps, les Prussiens, ayant effectué à deux verstes devant le front autrichien une marche de flanc, apparurent soudain à l'extrémité du flanc gauche des Autrichiens occupant le village de Leiten, et avec une rapidité

fulgurante, alignèrent leur front dans une direction perpendiculaire à la position autrichienne. Les Autrichiens durent engager le combat en même temps que le changement de front ; les troupes arrivant en retard, sur un front étiré, ne purent se déployer et s'amassèrent de manière désordonnée en profondeur, formant plus de dix lignes. Frédéric concentra contre le village de Leiten, où devait frapper l'attaque principale, quatre lignes de troupes et, en outre, put envelopper l'ennemi par les deux ailes : sur le flanc droit, les Prussiens réussirent uniquement une couverture par le feu, sur le flanc gauche, la cavalerie prussienne de Driesen, ayant attendu le moment opportun, renversa la cavalerie autrichienne de Lucchesi et se jeta contre le flanc droit de l'infanterie autrichienne. Les Autrichiens, à leur malheur, n'avaient pas d'infanterie légère dans le village de Leiten, si utile pour la défense du terrain local, et leur infanterie défendait le village aussi maladroitement que les Prussiens l'attaquaient. Malgré l'épuisement complet de l'infanterie prussienne, les événements sur le flanc forcèrent les Autrichiens à se replier, ce qui dégénéra en panique. Frédéric organisa la poursuite uniquement avec la cavalerie ; elle ne fut pas très vigoureuse, mais les Autrichiens se hâtèrent de retirer les restes de leur armée à l'intérieur de leurs lignes.

Lors de la bataille de Leuthen, Frédéric répéta le manœuvre de Soubise à Rossbach, mais il l'exécuta avec assurance, rapidement et habilement, si bien que la bataille prit le caractère d'une attaque surprise sur le flanc de l'ennemi. Si la manœuvre de Frédéric réussit, cela s'explique non tant par l'art de l'exécution que par la passivité des Autrichiens, qui obtinrent tout ce qu'ils voulaient, qui n'avaient aucune volonté de victoire et qui attendaient seulement avec impatience que l'ennemi agité s'éloigne pour pouvoir s'installer confortablement dans de bonnes positions d'hiver conquises. Le faible est toujours battu par le décisif. Si les Autrichiens avaient eu devant le front des positions d'avant-garde et des unités de surveillance qui leur auraient permis de gagner du temps et de l'espace pour la manœuvre ultérieure des forces principales, ou, mieux encore, si les Autrichiens, ayant remarqué l'évasion vers les têtes des colonnes prussiennes, étaient passés à une offensive décisive, sans se soucier de savoir si les Prussiens manœuvraient ou se contentaient d'éviter le combat, l'armée prussienne aurait probablement subi la même défaite que l'armée française à Rossbach. L'ordre oblique de bataille de Frédéric, appliqué lors de l'attaque du village de Leuthen, que les contemporains considéraient comme doté d'une certaine puissance magique, n'a en réalité joué aucun rôle dans la victoire de Leuthen.

La bataille de Kunersdorf. Typique pour caractériser la tactique des armées prussienne et russe est la bataille de Kunersdorf, le 12 août 1759. L'armée russe de Saltykov, à laquelle s'était joint le corps autrichien de Laudon, forte de 53 000 hommes, plus 16 000 troupes irrégulières, se rassembla au début du mois d'août près de Francfort, sur la rive droite de l'Oder, et s'établit en camp fortifié. L'aile droite se trouvait sur la colline avec le cimetière juif, le centre sur le Spitzberg, et l'aile gauche sur le Mühlberg. Le Mühlberg était séparé du Spitzberg par le ravin de Kugrund. Les Russes restèrent plusieurs jours à cette position et protégèrent leur front par un retranchement renforcé de haies, formant une saillie sur le Mühlberg. Les Autrichiens se tenaient en réserve derrière l'aile droite. L'arrière-garde était protégée par des marais qui s'étendaient jusqu'à l'Oder.

Frédéric concentra à Mühlrose 37 000 fantassins et 13 000 cavaliers — des forces presque équivalentes à l'armée régulière russo-autrichienne. Napoléon, qui ne pensait qu'à la bataille et ne cherchait que dans une victoire décisive la fin heureuse de la guerre, se serait probablement assuré une supériorité numérique en attirant les avant-postes laissés pour défendre la Silésie et la Saxe. Mais Frédéric menait une guerre d'épuisement ; la perte d'une province était pour lui plus dangereuse qu'une défaite tactique ; une seule fois, à Prague en 1757, il se trouva dans des conditions numériques plus favorables qu'à présent ; il décida d'attaquer. Porter un coup décisif aurait été possible si l'on avait réussi à couper les lignes de communication de l'armée russe et à l'attaquer par l'est. Frédéric le Grand effectua une reconnaissance personnelle depuis les hauteurs de la rive gauche de l'Oder, près de Lebus ; il

ne possédait aucune carte véritablement satisfaisante ; il se trompa dans l'identification des objets locaux visibles depuis son point de vue, se fia aux indications d'un habitant local et en vint à la conviction que l'armée russe se tenait face au nord-ouest, vers les marais de l'Oder.

Frédéric le Grand décida de faire traverser son armée sur l'Oder près de Gerytz, de contourner les Russes à l'est en passant en dessous de Francfort, de les attaquer par l'arrière et de les repousser dans l'Oder. La mise en œuvre de ce plan amena l'armée prussienne, décrivant presque un cercle complet, face aux Russes immobiles. Comme les étangs et les ravins menaçaient de scinder les forces prussiennes en deux et de créer deux foyers de combat, ce qui allait à l'encontre du désir de Frédéric de manœuvrer l'armée dans son ensemble, il décida de concentrer toutes ses forces sur l'attaque de Mühlberg, au nord de la bande d'étangs s'étendant depuis Kunersdorf. Aucune action destinée à contenir le reste du front russe n'était prévue. Les jeunes régiments du corps d'observation russe, ceux qui occupaient Mulberg se sont révélés incapables de résister à une attaque décisive des Prussiens. Mulberg fut pris par les Prussiens, et Frédéric s'efforçait, comme à Leyten, développer son succès en faisant avancer ses troupes le long du front russe. Mais chez Saltykov, le centre et l'aile droite, sans communication avec personne, représentaient une énorme réserve. Le combat acharné pour Kugrund échoua pour les Prussiens : l'attaque sur Spitzberg fut repoussée, l'artillerie russe fauchait impitoyablement l'armée prussienne massée à Mühlberg, une contre-attaque russe commença, la panique s'empara des rangs prussiens. Dans le désespoir, Frédéric ordonna à Zeydlich de lancer une attaque massive de cavalerie. Zeydlich voyait le caractère désespéré de l'attaque à travers un terrain accidenté sur des ennemis retranchés, mais sur un nouvel ordre, il envoya ses escadrons à l'assaut. Ils furent repoussés par le feu, la cavalerie russe et autrichienne passa à la contre-attaque ; l'armée prussienne, abandonnant l'artillerie et les convois, s'enfuit dans un désordre complet. Le soir, Frédéric, à partir d'une armée de 50 000 hommes, ne put rassembler que 10 000 hommes, y compris les 7 000 laissés à Heritz sur les ponts de l'Oder ; quelques jours plus tard, il réussit à réunir 31 000 hommes. Les pertes prussiennes s'élevaient donc à environ 19 000, celles des Russes et des Autrichiens à près de 17 000.

Les Prussiens ont subi une défaite décisive. Selon l'observation de Clausewitz, Frédéric le Grand à Kunersdorf s'est emmêlé dans les filets de son propre ordre de bataille oblique. La frappe sur le flanc gauche russe en un seul point, puisqu'elle n'a pas entraîné la destruction de tout l'ordre de bataille russe, a placé les Prussiens dans une situation très difficile, en brouillant leur front, en concentrant toute l'infanterie dans l'étroit espace de Mühlberg et en les privant de toute possibilité de manœuvre.

Dans cette bataille, ce qui attire l'attention, c'est le détachement quasi philosophique de Saltykov envers l'armée prussienne qui tourbillonne autour de lui, l'attitude passive des Russes qui restent assis sur une position choisie avec commodité (immédiatement dos à l'ennemi), leur solide discipline tactique, l'erreur d'un commandant de régiment aussi expérimenté que Frédéric lors de la reconnaissance du déploiement ennemi, et enfin, la dépendance extrême de l'ordre de bataille linéaire aux conditions locales, obligeant Frédéric à réduire son secteur d'attaque.

Berenhorst, fils de Leopold de Dessau, célèbre éducateur et chef de l'infanterie prussienne, aide de camp de Frédéric le Grand, abandonna le service militaire car il ne supportait pas l'attitude méprisante du roi envers son entourage. Il est l'auteur d'une critique approfondie de l'art militaire de Frédéric.

Berenhorst ignorait complètement la partie géométrique de l'art militaire et concentrait toute son attention sur les forces morales, sur le cœur humain. Il est l'auteur de la critique la plus sévère de l'aspect cérémonial de l'armée prussienne, qui aveuglait tant de gens. L'art de la manœuvre des Prussiens est illusoire — il n'y a rien de ce qui est applicable à un travail de combat sérieux ; il développe la mesquinerie, la timidité, la servilité et la rudesse militaire. La minutie et la fièvre du détail dominent l'armée prussienne. Ici, on valorise des

détails de l'entraînement insignifiants, pourvu qu'ils soient donnés avec beaucoup de peine. Les *obermanueuvriers* jouent à des énigmes tactiques. Frédéric le Grand non seulement n'a pas élevé, mais a rabaissé les forces morales de l'armée, ne jugeant pas important de se préoccuper de l'état d'esprit, du courage et des vertus intérieures du soldat ; ce chef militaire savait mieux comment dépenser que former des soldats. Combien d'esprit, d'application, de travail et d'efforts sont consacrés à l'enseignement de l'armée prussienne — et pour la plupart complètement inutiles, et pour partie même nuisibles. Oh, la vanité de toutes les artifices... Dans l'armée prussienne, l'homme est dressé plutôt que le guerrier à quatre pattes, ironise Berenhorst, car le soldat prussien devient plus souple et plus instruit sous les coups, tandis que le cheval fait des bonds à chaque frappe. Et justement, ce sur quoi les experts se cassent le plus la tête, ce qui coûte le plus dur à un officier en termes de remarques et au soldat en termes de coups — tout cela n'est d'aucune utilité en combat réel. Comment se sent un officier expérimenté et courageux, habitué à rencontrer l'ennemi et à diriger avec sang-froid pendant l'attaque, quand lors de la revue il perd la distance — reste à la traîne ou avance de 10 pas...